

Les hypothèses observationnelles en sémantique : *Qui ne glose rien n'a rien*

SANDRINE DELOOR
UMR 7187 LDI,
Université de Cergy-Pontoise, France

Résumé

Dans cet article, nous proposons de considérer que le but d'une modélisation sémantique est d'associer à chaque suite de sons ou de lettres (*input*) une « glose » rendant compte de son sens (*output*). Dans ce cadre, les relations entre énoncés (paraphrases, compatibilités et incompatibilités, implications) et les jugements d'acceptabilité ne sont que des outils. Si le sémanticien y a recours, c'est pour construire le seul observable qui importe vraiment : la glose, représentation du sens.

Mots clés : épistémologie de la sémantique, glose, modélisation sémantique, paraphrase.

Abstract

This paper proposes to consider that the aim of a semantic model is to associate each linguistic sequence (*input*) with a «gloss» that accounts for its meaning (*output*). In such a framework, the relationships between sentences (paraphrases, compatibilities and incompatibilities, implications) and judgments of acceptability are nothing more than tools. If semanticists resort to them, it is in order to construct the only observation that matters: the gloss, as representation of meaning.

Keywords: epistemology of semantics, gloss, semantic model, paraphrase.

«It appears to me that in Ethics, as in all other philosophical studies, the difficulties and disagreements, of which its history is full, are mainly due to a very simple cause: namely to the attempt to answer questions, without first discovering precisely *what* question it is which you desire to answer».

(G.E. Moore, *Principia Ethica*).

Introduction

La sémantique est une science empirique : les modèles qu'elle construit sont destinés à expliquer et à prédire des faits observables. Pour fondamentale qu'elle soit,

cette conception est rarement mise en avant dans la littérature et les questions qu'elle soulève sont peu abordées. Quels sont les observables en sémantique ? Comment les formuler ? Le sens en fait-il partie ?

Il semble que, pour une majorité de sémanticiens, les seuls observables « tangibles » soient ceux qui résultent de la manipulation des énoncés (commutations, compatibilités et incompatibilités, inacceptabilités...) et de leur mise en relation avec d'autres énoncés (enchaînements, implications, jugements de proximité, jugements de paraphrase...). Faut-il en conclure que le sens n'est pas lui-même observable ? Qu'il relève en fait du niveau explicatif ?

Bien entendu, une telle question suppose que l'on définisse au préalable ce que l'on entend par « sens ». Et elle n'a pas lieu d'être si l'on définit le sens d'un énoncé comme l'ensemble des relations que cet énoncé entretient avec les autres énoncés de la langue. Dans ce cas, ce sont ces relations que l'on observe et ce sont ces relations que le modèle doit prédire. D'autres approches sont cependant possibles : (i) on peut considérer que le sens est le mécanisme non observable qui produit ces relations ou (ii) on peut considérer que le sens est observable mais qu'il ne renvoie pas à la langue elle-même.

C'est l'approche (ii) qui sera adoptée ici. À la suite de Ducrot (1980 : 20), nous poserons que les faits dont doit rendre compte le sémanticien « sont ceux qu'il rencontre lorsqu'il observe des discours réels ou imaginaires où des énoncés sont affectés de sens : un fait, c'est un énoncé, produit dans une certaine situation, et qui y reçoit une interprétation¹ ». Pour expliquer ces faits, le sémanticien construit une machine (en entendant par là un ensemble de règles de calcul) « permettant de déduire (en d'autres termes, de prévoir après coup) que telle suite de sons ou de lettres, employée dans telles conditions, ait tel sens ».

Le sens intervient donc à deux niveaux dans la modélisation sémantique : il est d'une part le fait observé dont cherche à rendre compte le sémanticien (F1) et il est d'autre part le fait observable produit par la machine (F2).

¹ Notons que, pour de nombreux linguistes, l'interprétation des énoncés dans les situations où ils sont émis n'est pas l'objet de la sémantique mais de la pragmatique. Pour les défenseurs de cette approche, il existe en fait deux types d'observables : le sens « littéral » des phrases (objet de la sémantique) et l'interprétation des énoncés en situation (objet de la pragmatique). Pour les défenseurs de la « pragmatique intégrée », en revanche, seule l'interprétation des énoncés en situation est observable (cf. Anscombe et Ducrot, 1983 : 15-20 ; Ducrot, 1984 : 54-55). Même si cette question est fondamentale, nous ne la développerons pas ici car elle n'a pas d'incidence directe sur notre propos : le statut d'observable accordé à l'interprétation des énoncés en situation constitue un point d'accord entre les deux approches.

Dans ce cadre, quelle est la place des manipulations et des mises en relation précédemment évoquées ? Nous poserons qu'au niveau de la construction des observables (F1), ce sont les faits révélés par ce biais qui permettent au sémanticien de « gloser » le sens de l'énoncé qu'il étudie. Dans notre approche, la « glose » est une représentation du sens de l'énoncé, qui synthétise et transcende l'ensemble des faits sémantiques mis au jour. Elle ne met pas en relation l'énoncé étudié avec d'autres énoncés de la langue mais se fonde sur les relations observées pour expliciter son sens. Même si elles sont fondamentales, les observations issues des manipulations et des mises en relation ne sont pas l'objet de la modélisation sémantique : elles ne sont que des outils. Si le sémanticien y a recours, c'est pour construire le seul observable qui importe vraiment : la glose, représentation du sens.

De la même façon, ce ne sont pas les relations entre les énoncés de la langue que calcule la machine (F2). La seule fonction de la machine est de construire, pour chaque séquence linguistique, une glose rendant compte de son sens. Si elle permet ainsi indirectement de prédire les relations sémantiques entre les énoncés de la langue, ce n'est cependant pas sa finalité.

On aura compris à travers ce qui précède que la distinction entre « glose » et « paraphrase » est pour nous cruciale. Si la différence entre les deux est difficile à percevoir au niveau de la construction de F1 (toutes deux sont proposées par le sémanticien, toutes deux sont formulées en langue naturelle), elle est très nette au niveau de F2. En tant qu'énoncé de la langue, la paraphrase peut être *traitée* par la machine mais elle n'est pas *produite* par la machine (*output*). La glose en revanche n'a pas, dans le cadre de la modélisation, le statut d'énoncé de la langue (même si, pour être observable, elle ne peut être formulée qu'en langue naturelle²) : en tant qu'*output* de la machine, elle est la traduction directe de la métalangue utilisée dans la machine.

Au niveau de F1, la paraphrase est un observable parmi d'autres tandis que la glose se présente comme la synthèse de l'ensemble des faits observés. Alors que la paraphrase vise la synonymie, la glose vise l'explicitation. Pour la formuler, le sémanticien doit chercher dans la langue naturelle les expressions les plus univoques possibles. Il doit avoir recours à une langue appauvrie, la plus proche possible de la métalangue utilisée dans la machine.

L'approche que nous venons d'exposer ne prétend pas être originale. Contrairement à ce que nous avons fait semblant de croire au début de cette introduction, nous pensons que bon nombre de sémanticiens font les mêmes choix épistémologiques

² Rappelons avec Milner (1995 : 142) que « quel que soit le degré de formalisation mathématique d'une théorie, la dernière instance sera toujours une proposition énoncée en langue naturelle ».

et théoriques que nous : (i) ils conçoivent le sens autrement que comme un ensemble de relations intralinguistiques et (ii) ils considèrent que le sens est observable. Quand un auteur affirme que tel mot a telle valeur dans tel énoncé, que fait-il, en effet, sinon observer le sens ? De même, les sémanticiens n'observent-ils pas le sens lorsqu'ils proposent des gloses pour commenter les manipulations qu'ils ont effectuées ?

Malgré ces points d'accord, le traitement des observables dans la littérature correspond rarement à celui que nous cherchons à promouvoir ici. Si l'identification des valeurs d'un mot suppose une observation du sens, on conviendra qu'une étiquette n'est pas une glose et ne permet pas l'explicitation. Par ailleurs, on remarque que les gloses proposées par les auteurs pour commenter leurs manipulations viennent souvent clore leurs analyses : dans le cadre que nous proposons, elles se situent donc au niveau de F1 et ne sont qu'un premier pas vers la modélisation proprement dite. Enfin, il n'est pas rare que les sémanticiens présentent un modèle explicatif sans préciser de quelles observations ils cherchent à rendre compte (F1) et comment appliquer le modèle en question (F2).

L'objectif de cet article est de plaider pour un recours systématique aux gloses dans la modélisation sémantique. À travers l'analyse de plusieurs exemples, nous essaierons de mettre en évidence leur valeur méthodologique, tant au niveau de la construction des observables (F1) qu'au niveau de la mise à l'épreuve de la machine (F2).

1. La construction des observables

Dans cette première partie de notre étude, nous nous intéressons à la première phase de la modélisation sémantique : la construction des observables par le sémanticien (F1). L'exemple que nous avons choisi pour illustrer notre propos est celui de la valeur « itérative » de l'adverbe *déjà*.

1.1. Premières observations

Associé à un temps composé, l'adverbe *déjà* peut avoir deux valeurs différentes. Même si la terminologie varie d'un article à l'autre, il semble y avoir consensus sur l'identification et la caractérisation de ces valeurs. Nous présentons ci-dessous un résumé des approches dont elles ont fait l'objet :

VALEUR 1

Exemple :

(1) *Jean est déjà arrivé.*

Caractérisation :

Lorsque *déjà* a cette valeur :

(1a) la négation se fait au moyen de *ne... pas encore* (Muller, 1975 ; Mosegaard Hansen, 2000).

(1b) dans un dialogue, l'énoncé comportant *déjà* admet la réponse : *Déjà ? Eh bien ! Il n'aura pas fallu attendre longtemps !* (Deloor, 2010).

(1c) l'énoncé comportant *déjà* est paraphrasable par : *P vient de se produire* (Deloor, 2010.)

Terminologie :

« valeur continue » (Muller, 1975), « valeur durative » (Fuchs et Léonard, 1979), « valeur résultative » (Deloor, 2010).

VALEUR 2

Exemple :

(2) *Jean est déjà arrivé à quatre heures du matin.*

Caractérisation :

Lorsque *déjà* a cette valeur :

(2a) la négation se fait au moyen de *ne... jamais* (Muller, 1975 ; Mosegaard Hansen, 2000).

(2b) l'énoncé comportant *déjà* admet l'insertion de l'adverbe *auparavant* (Deloor, 2010).

(2c) l'énoncé comportant *déjà* est paraphrasable par : *P s'est produit au moins une fois* (Deloor, 2010).

Terminologie :

« valeur itérative » (Muller, 1975 ; Mosegaard Hansen, 2008), « valeur répétitive » (Fuchs et Léonard, 1979), « valeur itérative – ponctuelle » (Hoepelman et Rohrer, 1980), « valeur expérientielle » (Deloor, 2010).

On remarquera que ces caractérisations permettent de discriminer les deux emplois identifiés :

(1) *Jean est déjà arrivé.*

- (1) peut être nié au moyen de *ne... pas encore* (*Jean n'est pas encore arrivé*) (critère 1a) mais pas au moyen de *ne... jamais* (*? Jean n'est jamais arrivé*) (critère 2a).

- (1) n'admet pas l'insertion de l'adverbe *auparavant* : **Jean est déjà arrivé auparavant* (critère 2b).

- l'énoncé *Déjà ? Eh bien, il n'aura pas fallu attendre longtemps !* peut servir de réponse à (1) (critère 1b).

- (1) admet la paraphrase *Jean vient d'arriver* (critère 1c) mais pas la paraphrase *Jean est arrivé au moins une fois* (critère 2c).

(2) *Jean est déjà arrivé à quatre heures du matin.*

- (2) peut être nié au moyen de *ne... jamais* (*Jean n'est jamais arrivé à quatre heures du matin*) (critère 1a) mais pas au moyen de *ne... pas encore* (**Jean n'est pas encore arrivé à quatre heures du matin*) (critère 2a).

- (2) admet l'insertion de l'adverbe *auparavant* : *Jean est déjà arrivé à quatre heures*

du matin auparavant (critère 2b).

- l'énoncé *Déjà ? Eh bien, il n'aura pas fallu attendre longtemps !* ne peut pas servir de réponse à (2) (critère 1b).

- (2) admet la paraphrase *Jean est arrivé à quatre heures du matin au moins une fois* (critère 2c) mais pas la paraphrase *Jean vient d'arriver à quatre heures du matin* (critère 1c).

1.2. Pour un recours systématique aux gloses

1.2.1. Démarche heuristique vs démarche explicative

Quel bilan tirer de cette première étape d'observation ?

On peut tout d'abord considérer que les deux comportements observés viennent corroborer l'intuition dont partait le sémanticien : l'adverbe *déjà* n'a pas le même sens en (1) et (2). De plus, les différents faits mis au jour fournissent une série de critères formels permettant de mettre en relation chaque occurrence de *déjà* avec l'une des deux valeurs identifiées : si *déjà* a tel comportement dans tel énoncé, alors il a telle valeur.

Si ce résultat constitue une avancée importante pour le sémanticien, on remarquera cependant qu'il n'est pas utilisable par la machine. Contrairement au sémanticien, la machine ne fait pas intervenir les relations entre énoncés dans le calcul sémantique. Elle associe à chaque suite de sons ou de lettres (*input*) une glose représentant son sens (*output*) et elle est constituée de règles de calcul formulées en métalangue. Les énoncés de la langue ne peuvent jouer aucun rôle dans ce dispositif : en tant que séquences sonores ou écrites affectées de sens, ils **sont** le phénomène que la machine cherche à simuler ; il n'est donc pas envisageable de les faire intervenir à quelque niveau que ce soit.

La machine ne peut donc pas, par exemple, se fonder sur le fait que (2) est paraphrasable par *P s'est produit au moins une fois* pour conclure que *déjà* a une valeur itérative dans cet énoncé. En revanche, elle permettra à terme d'expliquer la relation observée : elle associera à la séquence *Jean est déjà arrivé à quatre heures du matin* une glose G et à la séquence *Jean est arrivé à quatre heures du matin au moins une fois* une glose G' et on pourra constater une proximité entre G et G'.

Finalement, on constate que la corrélation entre comportement et sens n'est pas envisagée de la même façon par la machine et par le sémanticien. Pour la machine, le comportement de *déjà* est la conséquence de sa valeur sémantique : si *déjà* a tel comportement dans tel énoncé, c'est parce qu'il a tel sens. À l'inverse, le linguiste se fonde sur le comportement de *déjà* pour déduire sa valeur sémantique : s'il fait

l'hypothèse que *déjà* a tel sens dans tel énoncé, c'est parce qu'il observe que *déjà* a tel comportement. Alors que le sémanticien **exploite** une corrélation qu'il a observée (démarche heuristique), la machine **prédit** cette corrélation (démarche explicative).

1.2.2. Glose vs paraphrase

Dans l'approche que nous avons proposée, les différents comportements observés doivent permettre au sémanticien de « gloser » le sens des énoncés qu'il étudie. Parmi les faits mis au jour, c'est naturellement la paraphrase qui se rapproche le plus d'une glose. Nous avons vu qu'un énoncé comportant un *déjà* itératif pouvait être paraphrasé par *P s'est produit au moins une fois*. Sur la base de cette observation, on pourrait choisir de gloser les énoncés dans lesquels *déjà* a une valeur itérative de la façon suivante : < Il existe au moins un moment t tel que t est antérieur au moment de référence de l'énoncé et P est vrai en t >.

Remarquons cependant qu'en proposant cette glose, on supposerait une synonymie totale entre les énoncés comportant un *déjà* itératif et les énoncés comportant la séquence *au moins une fois*. Or il est facile de montrer que la synonymie observée n'est que partielle. Par exemple, on constate que la commutation des deux expressions engendre des séquences peu naturelles dans certains contextes :

- (3) *J'ai déjà vu ce film deux fois.*
(3') ? *J'ai vu ce film au moins une fois deux fois.*

En (4), la substitution de *déjà* à *au moins une fois* rend l'énoncé inacceptable pour qui sait que F. Mitterrand est décédé :

- (4) *Je crois que Mitterrand a été ministre au moins une fois.*
(4') ? *Je crois que Mitterrand a déjà été ministre.*

Par ailleurs, le *déjà* itératif et la séquence *au moins une fois* n'ont pas la même distribution : alors que *au moins une fois* est compatible avec tous les temps verbaux, la valeur itérative de *déjà* n'apparaît qu'avec les temps composés. C'est ce qui explique la différence d'acceptabilité entre les énoncés (5) et (5') :

- (5) *J'aimerais aller au Japon au moins une fois dans ma vie.*
(5') ? *J'aimerais déjà aller au Japon dans ma vie*³.

³ Si l'on supprime le syntagme *dans ma vie* (*J'aimerais déjà aller au Japon*), l'énoncé n'est plus inacceptable mais il prend un tout autre sens (*J'aimerais déjà aller au Japon. Pour le reste, on verra.*)

Enfin, si l'on fait l'hypothèse que *déjà* et *au moins une fois* sont parfaitement équivalents, il devient difficile d'expliquer pourquoi ils peuvent apparaître ensemble dans un même énoncé :

(6) *J'ai déjà vu ce film au moins une fois.*

Les énoncés comportant un *déjà* itératif et les énoncés comportant la séquence *au moins une fois* ne sont donc pas parfaitement synonymes et, selon nous, le sémanticien doit précisément chercher à découvrir ce qui les distingue. C'est seulement de cette façon qu'il parviendra à expliciter le sens de ces énoncés.

1.2.3. Glose vs étiquette

Une autre façon de caractériser le sens d'une expression dans un énoncé est de « l'étiqueter ». Nous avons vu en 1.1. que la valeur de *déjà* en (2) était qualifiée d'« itérative » par Muller (1975) et Mosegaard Hansen (2008), de « répétitive » par Fuchs et Léonard (1979) et d'« itérative – ponctuelle » par Hoepelman et Rohrer (1980).

Voilà qui semble contradictoire avec la relation de paraphrase analysée en 1.2.2. En utilisant les termes d'*itération* et de *répétition*, les auteurs laissent entendre que *déjà* évoque **plusieurs** occurrences d'un même événement. « Plusieurs », c'est-à-dire au moins deux. Comment expliquer alors que la paraphrase avec *au moins une fois* soit si satisfaisante ? Rappelons que la paraphrase qui a été proposée pour *Jean est déjà arrivé à quatre heures du matin* n'est pas *Jean est arrivé à quatre heures du matin au moins deux fois* mais *Jean est arrivé à quatre heures du matin au moins une fois*.

Cette question est d'autant plus prégnante que, dans la plupart des études, les auteurs établissent un parallèle systématique entre la valeur « itérative » de *déjà* et celle de *encore* :

Outre des significations modales, les deux adverbes français sont traditionnellement dits avoir chacun deux significations « temporelles » distinctes, l'une appelée « durative » (*Il dort déjà* : 'dès maintenant' ; *Il dort encore* : 'jusqu'à présent'), l'autre appelée « répétitive » (*Il a déjà fait cette erreur* : 'auparavant' ; *Il a encore fait cette erreur* : 'de nouveau') (Fuchs et Léonard, 1979 : 237).

Or, contrairement aux énoncés avec *déjà*, les énoncés comportant un *encore* itératif admettent bel et bien la paraphrase *P s'est produit au moins deux fois* : *Il a encore fait cette erreur*, par exemple, est paraphrasable par *Il a fait cette erreur au moins deux fois*.

En réalité, le raisonnement que nous venons de développer concerne moins le terme d'*itération* que le statut de la paraphrase. Il peut se résumer de la façon suivante : si la paraphrase *P s'est produit au moins une fois* rend compte exhaustivement du sens des énoncés comportant un *déjà* itératif, alors le terme d'*itération* doit être rejeté. Cependant, nous avons montré en 1.2.2. que la synonymie entre le *déjà* itératif et la séquence *au moins une fois* n'était que partielle. La question de savoir si le terme d'*itération* est adéquat reste donc posée.

Examinons l'énoncé suivant :

(7) Comme je l'ai déjà dit dans mon article, la grammaire transformationnelle consiste en trois parties.

Selon nous, cet énoncé signale que l'événement [je dire que la grammaire transformationnelle consiste en trois parties] a eu lieu une première fois avant le moment de l'énonciation (le locuteur a dit dans un article que la grammaire transformationnelle consistait en trois parties) et a lieu une deuxième fois au moment de l'énonciation (la proposition principale de l'énoncé est présentée comme une répétition de ce qu'a dit le locuteur dans son article). Cet énoncé évoque donc bien deux occurrences d'un même événement mais, contrairement aux cas envisagés précédemment, seule l'une des deux se situe avant le moment de l'énonciation. Ainsi s'expliquent l'insuffisance de la paraphrase *P s'est produit au moins une fois* (qui ne prend en compte que l'occurrence antérieure au moment de l'énonciation) et la différence entre *encore* et *déjà* (avec *encore* les deux occurrences de l'événement prennent place avant le moment de l'énonciation tandis qu'avec *déjà* seule l'une des deux occurrences est antérieure au moment de l'énonciation).

Dans la mesure où (7) évoque deux occurrences d'un même événement, il semble finalement adéquat d'utiliser le terme d'*itération* pour caractériser son sens. Pourtant, certains auteurs rejettent cette terminologie :

Déjà est toujours non itératif. Cependant Hoepelman et Rohrer (1980, p. 13) soutiennent que **déjà** est « itératif ponctuel » dans (62) :

(62) **Comme je l'ai déjà dit dans mon article, la grammaire transformationnelle consiste en trois parties.**

Nous voyons mal en quoi **déjà** est itératif dans (62). Le seul argument présenté est que « dans ce cas **déjà** est équivalent **déjà une fois** » (*op. cit.*, p. 128). Cette équivalence nous semble contestable, et serait-elle exacte, il ne s'ensuivrait pas que cet emploi est itératif – jusqu'à preuve du contraire l'itération suppose une multiplicité d'événements (Nef, 1986, 267-268).

On remarquera qu'il est impossible de savoir si la critique de Nef (1986) porte sur l'emploi du terme d'*itération* ou sur l'interprétation de l'énoncé proposé. Soit Nef

n'est pas d'accord pour considérer que (7) évoque deux occurrences d'un même événement, soit il considère que l'on ne peut parler d'« itération » que lorsque **plus de deux** occurrences sont évoquées⁴. Notons que, dans la même étude, il qualifie d'« itératif » l'emploi de *encore* dans l'énoncé *Pierre a encore raté le train* (Nef, 1986 : 256). Combien d'occurrences de [Pierre rater le train] cet énoncé évoque-t-il ? Plus de deux ? Au moins deux ? Là non plus, Nef ne donne aucune précision. On ne sait pas comment il interprète cet énoncé, ni ce qu'il entend par « itération ».

On conviendra que les problèmes qui viennent d'être recensés ne se poseraient pas si, au lieu d'avoir recours à des étiquettes, les sémanticiens proposaient des gloses pour rendre compte du sens des énoncés qu'ils étudient. Tant qu'il n'a pas été défini, le mot *itération* n'est pas plus transparent que l'adverbe *déjà* et il soulève finalement plus de problèmes qu'il n'en résout.

Certains auteurs s'efforcent d'expliquer aussi précisément que possible les raisons qui les ont amenés à parler d'« itération » pour décrire certains emplois de *déjà* :

Iterative *déjà* is found only with compound perfects (past, present, or future), as in (62). As pointed out by Muller (1975: 14), *déjà* in this use takes scope over an implicit quantifier over the number of past occasions (e)1 on which the SoA⁵ is assumed to have held.

(62) *Tu as déjà mangé des calamars?*

[...] One might question the appropriateness of the term «iterative» with respect to this particular use of *déjà*, for although sentences like (62) will frequently be uttered in contexts where the hearer is eating, or is about to eat, squid again, this is not necessarily the case. My reason for calling this use iterative is twofold: for one thing, the implied event may have been completed more than once at *TT*⁶; secondly, the adverb cannot be used in this way unless the SoA in question may at least conceivably occur again in the future, hence the oddness (first observed by Muller 1975: 14) of an utterance like (66) [...]:

(66) [Speaking at a funeral] #*Il a déjà fait du bien dans sa vie* (Mosegaard Hansen, 2008: 152-153).

Selon nous, les propos de Mosegaard Hansen (2008) sont pour le moins ambigus. On remarquera tout d'abord ses hésitations par rapport à la localisation temporelle de la deuxième occurrence de l'événement évoqué. Dans le premier cas, elle situe la récurrence de l'événement au moment de l'énonciation ou à un moment postérieur à l'énonciation (en (67) l'interlocuteur est en train de manger des calamars

⁴ Je remercie Axelle Valrican qui m'a suggéré cette interprétation de la citation de Nef.

⁵ SoA = «State of Affairs»

⁶ *TT* = «topic time»: «time of reference, or "topic time"»

ou s'apprête à en manger, ce qui constitue une répétition d'un événement ayant eu lieu une fois auparavant). Dans le deuxième cas, elle situe la récurrence de l'événement avant le moment de l'énonciation (l'interlocuteur a mangé des calamars plusieurs fois avant le moment de l'énonciation).

Par ailleurs, force est de constater que les multiples nuances introduites par Mosegaard Hansen («although sentences like (62) will frequently be uttered in contexts where the hearer is eating, or is about to eat, squid again, **this is not necessarily the case**», «the implied event **may have been** completed more than once at *TT*») aboutissent en fait à une tautologie : le *déjà* itératif peut marquer une itération ou ne pas marquer d'itération.

Enfin, le statut des hypothèses présentées par Mosegaard Hansen n'est pas clair : décrit-elle le **sens** des énoncés comportant *déjà* ou les **situations** dans lesquelles ils sont utilisés ?

De nouveau, le recours aux gloses permettrait d'éviter ce type de problèmes. Dans l'approche que nous avons proposée, la glose représente le sens de l'énoncé dans la situation de discours où il est émis et non un sens « littéral » qu'il aurait dans toutes les situations imaginables. Dans ce cadre, des décisions fermes sont possibles : soit l'énoncé étudié marque une itération, soit il ne marque pas d'itération. La question de savoir si le contenu itératif est proprement linguistique ou s'il est dérivé de lois de discours ne se pose que dans un second temps, au moment de construire la machine. En d'autres termes, elle ne relève pas de la phase d'observation mais de la phase d'explication.

La recherche d'une glose impose par ailleurs d'organiser la phase d'observation autour d'un seul et unique principe : une observation n'est pertinente que si elle contribue à expliciter le sens des énoncés. Dans ce cadre, on ne peut pas se contenter, par exemple, d'observer que le *déjà* itératif est fréquemment utilisé dans des situations où un événement donné est en train de se reproduire ou va se reproduire. Ce qui est important, c'est de chercher à comprendre les raisons d'une telle fréquence : qu'est-ce qui, dans le sens de *déjà*, explique ce fait ? De même, l'observation selon laquelle le *déjà* itératif n'est acceptable que dans des énoncés où l'événement décrit est réitérable n'a de valeur que si elle est mise en relation avec le sens de l'adverbe.

Comment expliquer les hésitations de Mosegaard Hansen (2008) ? En fait, si l'idée d'itération est bien présente dans des exemples comme (7), on remarque également qu'un énoncé comportant *déjà* peut être utilisé comme argument pour dire que l'événement évoqué ne se reproduira pas :

(8) J'ai déjà mangé des calamars une fois et j'ai trouvé ça infect : je ne recommencerai pour rien au monde !

Cependant, ce n'est pas parce que l'itération n'est pas effective qu'elle n'est pas envisagée. Les énoncés comportant un *déjà* itératif n'indiquent pas qu'un événement s'est produit plusieurs fois ni qu'il est en train de se reproduire ni qu'il va se reproduire. Les énoncés comportant un *déjà* itératif évoquent la possibilité qu'un certain événement se produise dans le futur et, dans ce cadre, assertent que l'événement en question s'est produit au moins une fois dans le passé. Si l'occurrence envisagée se réalise, ce ne sera pas la première occurrence de l'événement. La comparaison des séquences *J'ai vu un film d'horreur hier* et *J'ai déjà vu un film d'horreur hier* que nous proposons ci-dessous corrobore cette description (cf. Deloor, 2010 : 34) :

- (9) ? Finalement, je ne viendrai pas avec vous ce soir : j'ai vu un film d'horreur hier.
 (9') Finalement, je ne viendrai pas avec vous ce soir : j'ai déjà vu un film d'horreur hier.
 (10) Finalement je ne viendrai pas avec vous ce soir : j'ai vu un film d'horreur hier et la plupart des scènes se passaient dans une fête foraine.
 (10') ? Finalement je ne viendrai pas avec vous ce soir : j'ai déjà vu un film d'horreur hier et la plupart des scènes se passaient dans une fête foraine.

Si l'exemple (9) paraît incongru, c'est parce que la relation entre [je ne pas venir avec vous ce soir] et [je voir un film d'horreur hier] n'y est pas explicitée. En (9'), en revanche, cette relation apparaît clairement : on comprend que le locuteur avait prévu d'aller voir un film d'horreur avec ses amis et qu'il a décidé de renoncer à ce projet parce qu'il en a vu un la veille. On remarquera que c'est la présence de *déjà* qui explicite le lien entre les deux propositions et qui rend l'enchaînement acceptable : le contenu itératif attaché à cet adverbe impose de considérer que la première proposition fait référence à un projet de visionnage de film d'horreur.

En (10) et (10'), l'enchaînement laisse entendre que c'est dans une fête foraine que les interlocuteurs ont prévu de passer la soirée. Si l'emploi de *déjà* semble bizarre, c'est parce que, cette fois, rien dans la séquence ne suggère qu'il est question de voir de nouveau un film d'horreur.

Finalement, nous proposons de gloser les énoncés de type *Déjà P(t)* ayant le même comportement que l'exemple (2) de la façon suivante : < P s'est produit au moins une fois avant t et une occurrence de P après t est envisagée⁷ >. Cette glose permet de faire la synthèse de l'ensemble des faits observés dans cette section : elle rend compte

⁷ Cette glose rend compte du sens des énoncés comportant *déjà* et non de leurs conditions d'emploi. Si nous avons choisi le terme *envisagé*, c'est pour éviter toute confusion entre les deux niveaux. Dans une métalangue logicisante, il faudrait remplacer ce terme par *possible*.

de l'insuffisance de la paraphrase avec *au moins une fois*, de la différence entre *déjà* et *encore*, de la fréquence du *déjà* itératif dans les situations où un événement est en train de se reproduire ou va se reproduire, de l'incompatibilité du *déjà* itératif avec des événements non réitérables, etc. Rappelons cependant que la construction de cette glose n'est que la première étape de la modélisation sémantique. La glose est seulement l'observable dont doit rendre compte la machine, il ne s'agit pas d'une explication. Le sémanticien doit maintenant chercher à savoir dans quels cas la valeur itérative de *déjà* apparaît, il doit essayer d'expliquer pourquoi elle apparaît et enfin il doit trouver des règles permettant de la calculer.

2. La projection du modèle

Dans cette seconde partie de notre étude, nous nous intéressons aux faits observables produits par la machine (F2). L'exemple qui nous sert de point d'appui est l'analyse des emplois non itératifs de *encore* et *déjà* proposée par Martin (1983).

2.1. Le modèle

L'étude que consacre Martin (1983) à *encore* et *déjà* est basée sur la notion de présupposition. Pour identifier les contenus présuppositionnels des deux adverbes, Martin a recours au test de négation : *Pierre était encore là à 8h* véhicule les mêmes présupposés que sa négation *Pierre n'était plus là à 8h* et *Pierre était déjà là à 8h* véhicule les mêmes présupposés que sa négation *Pierre n'était pas encore là à 8h*. On a :

α) Dire que *Pierre était encore là à 8h*, c'est présupposer qu'il était là avant 8 heures (**Pierre était encore là à 8h, mais il n'était pas là quelques instants auparavant*). Ce présupposé est en effet maintenu dans *Pierre n'était plus là à 8h*.

C'est présupposer aussi, dans l'univers du locuteur, qu'il est au moins possible que Pierre ne soit plus là après 8h. (D'où l'impossibilité de : **Il est encore vieux, *Il est encore grand, Le mur a été démoli : *il est encore démoli, *Il est encore trop tard pour le dire, etc.*).

L'énoncé négatif (*Pierre n'était plus là à 8h*) laisse entendre que Pierre n'était pas là non plus après 8h : *être absent* implique pour le moins la possibilité d'être absent [...].

β) Dire que *Pierre était déjà là à 8h*, c'est présupposer qu'il est au moins possible qu'il n'ait pas été là avant 8h. (D'où l'inacceptabilité de **Il est déjà jeune, *Il est déjà petit, *Il est déjà trop tôt pour le dire...*). *Pierre n'était pas encore là à 8h* suppose qu'il n'était pas là avant 8h (absence qui implique pour le moins sa propre possibilité). Et les deux phrases laissent entendre que la présence de Pierre est au moins possible après 8h. (D'où l'impossibilité de dire, dans un éloge funèbre – exemple de C. Muller : **Il a déjà fait du bien dans sa vie.*) (Martin, 1983 : 51).

En revanche, les posés ne sont pas conservés sous la négation : *Pierre était encore là à 8h* et *Pierre était déjà là à 8h* posent que Pierre était là à 8h tandis que *Pierre n'était plus là à 8h* et *Pierre n'était pas encore là à 8h* posent que Pierre n'était pas là à 8h.

Dans un deuxième temps, Martin remarque qu'un énoncé comme *Pierre est déjà là* exprime souvent une précocité de survenance : l'événement évoqué a lieu plus tôt que prévu. Le contenu présuppositionnel de *déjà* ne permettant pas d'expliquer la présence de ce contenu, Martin propose d'en rendre compte en termes de « contrefactualité » : la situation posée par *Déjà P(t)* ($\langle P \text{ est vrai en } t \rangle$) est contraire à la situation attendue ($\langle P \text{ n'est pas vrai en } t \rangle$).

Nous présentons ci-dessous une synthèse du modèle de Martin :

Hypothèses explicatives	Hypothèses observationnelles
<p><i>Encore P(t)</i> et <i>Ne plus P(t)</i> présupposent que P est vrai avant t et qu'il est possible que P ne soit pas vrai après t.</p> <p><i>Encore P(t)</i> pose que P est vrai en t. <i>Non plus P(t)</i> pose que P n'est pas vrai en t.</p>	<p><i>*Pierre était encore là à 8h, mais il n'était pas là quelques instants auparavant.</i> <i>*Il est encore vieux.</i></p>
<p><i>Déjà P(t)</i> et <i>Ne pas encore P(t)</i> présupposent que P n'est pas vrai avant t et qu'il est possible que P soit vrai après t.</p> <p><i>Déjà P(t)</i> pose que P est vrai en t alors qu'on s'attendait à ce que P ne soit pas vrai en t.</p> <p><i>Ne pas encore P(t)</i> pose que P n'est pas vrai en t alors qu'on s'attendait à ce que P soit vrai en t.</p>	<p><i>*Il est déjà jeune.</i> <i>*Il a déjà fait du bien dans sa vie.</i> <i>Pierre est déjà là</i> marque une précocité de survenance : l'arrivée de Pierre a lieu plus tôt que prévu.</p>

2.2. Pour une explicitation systématique des mécanismes de projection

On aura remarqué que la plupart des faits mis en avant par Martin (1983) sont des inacceptabilités. Seule la remarque sur la précocité de survenance marquée par *déjà* concerne véritablement le sens. Quant aux concepts de « posé » et de « présupposé », ils relèvent du niveau explicatif. Comment les traduire à la sortie de la machine ? Quels observables permettent-ils de construire ?

Avant de répondre à ces questions, il convient de rappeler que deux grandes approches de la présupposition s'opposent dans la littérature. Dans l'approche vériconditionnelle issue de Strawson (1950), le présupposé est vu comme une condition d'évaluation : dire que A présuppose B équivaut à dire que B doit être vrai pour que A ait une valeur de vérité. Cette conception s'oppose à l'approche sémantico-pragmatique. Pour un auteur comme Ducrot (1972) par exemple, le présupposé n'est pas une condition d'emploi mais un élément de contenu et il est indissociable du posé. Dire que A présuppose B et pose C équivaut à dire qu'en énonçant A, le locuteur fait comme si on savait que B avant l'énonciation et que c'est dans ce cadre qu'il affirme que C.

Il n'est cependant pas certain que Martin s'inscrive dans l'un de ces deux cadres. Dans la citation présentée, il semble associer la présupposition à « l'univers du locuteur », c'est-à-dire à « l'ensemble indéfini des propositions que le locuteur, au moment où il s'exprime, tient pour vraies ou qu'il veut accréditer comme telles » (Martin, 1983 : 38). Dans ce cadre, dire que A présuppose B équivaut à dire que le locuteur tient pour vrai B au moment de l'énonciation de A.

Nous appliquons ci-dessous ces trois définitions au second présupposé postulé pour *Déjà P(t)* (< Il est possible que P soit vrai à un moment postérieur à t >) :

- (i) **Interprétation vériconditionnelle** : Il faut qu'il soit possible que P soit vrai à un moment postérieur à t pour que *Déjà P(t)* ait une valeur de vérité.
- (ii) **Interprétation sémantico-pragmatique** : En énonçant *Déjà P(t)*, le locuteur fait comme si on envisageait, avant l'énonciation, la possibilité que P soit vrai à un moment postérieur à t. Dans ce cadre, il affirme que P est vrai en t.
- (iii) **Interprétation en termes d'« univers du locuteur »** : Le locuteur de *Déjà P(t)* affirme que P est vrai en t et il tient pour vrai, au moment de l'énonciation, qu'il est possible que P soit vrai à un moment postérieur à t.

On conviendra (cf. Deloor 2012) que ces trois interprétations ne sont en aucun cas équivalentes. En (i), le présupposé est assimilé à une simple contrainte combinatoire et contextuelle : il n'intervient dans la description sémantique que pour expliquer l'inacceptabilité de *déjà* dans certains énoncés (**Il est déjà jeune*) et dans certaines situations de discours (**Il a déjà fait du bien dans sa vie*, à propos d'un défunt). En (ii) et (iii), en revanche, le présupposé est un contenu à part entière : on fait l'hypothèse que tout énoncé comportant *déjà* met en perspective la situation en t (contenu posé) par rapport à une situation postérieure possible (contenu présupposé). Une différence importante entre les deux approches est cependant à signaler : en (ii), la situation postérieure possible est envisagée avant le moment de l'énonciation tandis qu'en (iii) elle est envisagée au moment de l'énonciation. Cette différence a des conséquences importantes lorsque l'on étudie un énoncé au présent tel que *Pierre est déjà là* :

Interprétation (ii) : Le locuteur fait comme si on envisageait, avant l'énonciation, que Pierre soit là à un moment postérieur à l'énonciation et, dans ce cadre, il affirme que Pierre est là au moment de l'énonciation. Autrement dit, l'arrivée de Pierre était **prévue**.

Interprétation (iii) : Le locuteur affirme que Pierre est là au moment de l'énonciation et il tient pour vrai, au moment de l'énonciation, qu'il est possible que Pierre soit là après le moment de l'énonciation. Autrement dit, il envisage une **continuation** de la situation en vigueur au moment de l'énonciation.

On comprend combien il est problématique que les mécanismes de projection du modèle n'aient pas été explicités : trois interprétations du modèle sont possibles, sans que l'on sache laquelle est défendue par Martin. Par ailleurs, chacune de ces interprétations soulève un problème différent. Si l'on adopte l'interprétation (i), on ne prédit que des inacceptabilités. Or, dans l'approche que nous avons proposée, c'est le sens des séquences linguistiques que l'on cherche à calculer. L'interprétation (ii) aboutit quant à elle à une inadéquation descriptive : appliquée à *Ne plus P(t)*, elle prédit qu'un énoncé comme *Pierre n'est plus là* indique que l'on s'attendait à ce que Pierre parte. Or, contrairement à *déjà*, *ne ... plus* ne marque jamais d'expectative. C'est ce qui explique la différence d'acceptabilité entre les enchaînements suivants :

Pierre m'avait dit qu'il ne viendrait pas. *Pourtant il est déjà là.
Pierre m'avait dit qu'il ne partirait pas. Pourtant il n'est plus là.

Enfin, l'interprétation (iii) est insuffisante d'un point de vue explicatif. Si *Pierre est déjà là* exprime une précocité de survenance (< Pierre est arrivé plus tôt que prévu >) alors il marque également une expectative (< On s'attendait à ce que Pierre vienne >) : on ne peut pas considérer qu'un événement a lieu plus tôt que prévu si l'on ne s'attendait pas à cet événement. Or l'approche (iii) ne permet pas de prédire que les énoncés comportant *déjà* véhiculent une idée d'expectative.

En guise de conclusion

Dans cet article, nous avons cherché à mettre en évidence la valeur méthodologique des gloses, tant au niveau de la construction des observables (F1) qu'au niveau de la projection du modèle explicatif (F2). Au niveau de F1, la recherche de gloses permet de structurer la phase d'observation ; elle impose au sémanticien de mettre en relation chacune de ses observations avec le sens des énoncés qu'il étudie et offre ce qu'aucune étiquette ne peut offrir : une synthèse explicite de l'ensemble des faits observés. Au niveau de F2, la recherche de gloses oblige le sémanticien à préciser les mécanismes de projection du modèle explicatif qu'il propose, préalable indispensable à la mise à l'épreuve dudit modèle.

Références bibliographiques

- Anscombe, J.C. et Ducrot, O., *L'argumentation dans la langue*, Liège, Pierre Margada, 1983.
- Deloor, S., « J'ai déjà mangé : expérience ou résultat ? », *Revue de Sémantique et Pragmatique*, 28, 2010, pp. 25-46.
- « Le roi de France est déjà chauve : remarques sur l'antériorité temporelle du présupposé », *Langages*, 186, 2012, pp. 101-114.
- Ducrot, O., *Dire et ne pas dire*, Paris, Hermann, 1972.
- *Le dire et le dit*, Paris, Minuit, 1984.
- Ducrot, O. et al., *Les mots du discours*, Paris, Minuit, 1980.
- Fuchs, C. et Léonard, A.M., *Vers une théorie des aspects : les systèmes du français et de l'anglais*, Paris, Mouton, 1979.
- Hoepelman, J. et Rohrer, C., « Déjà et encore et les temps du passé en français » in David, J et Martin, R. (dir.), *La Notion d'Aspect*, Paris, Klincksieck, 1980, pp. 167-180.
- Martin, R., *Pour une logique du sens*, Paris, PUF, 1983.
- Milner, J.C., *Introduction à une science du langage*, Paris, Seuil, 1995.
- Mosegaard Hansen, M.B., « La polysémie de l'adverbe déjà », *Études Romanes*, 47, 2000, pp. 157-177.
- *Articles at the semantics / pragmatics interface: synchronic and diachronic issues*, *Current research in the semantics-pragmatics interface*, 19, Oxford, Elsevier, 2008.
- Muller, C., « Remarques syntactico-sémantiques sur certains adverbes de temps », *Le Français Moderne*, 43, 1975, pp. 12-38.
- Nef, F., *Sémantique de la référence temporelle en français moderne*, Bern, Peter Lang, 1986.
- Strawson, P.F., «On referring», *Mind*, 235, 1950, pp. 320-344.